

livres

RÉCIT Portrait d'une jeunesse en lutte contre les puissants en Valais, «Haut Val des loups», le dernier livre de Jérôme Meizoz, oscille entre critique sociale et tentation autobiographique.

L'apprentissage de la violence

MAXIME MAILLARD

Jérôme Meizoz,
Haut Val des loups,
Ed. Zoé, 2015, 128 pp.

Un écologiste en sang étendu dans son bureau, une vallée au fonctionnement politique plus proche du Far West que de l'agora grecque, quelques étudiants post-soixante-huitards aux prises avec les agents du «dieu Négoce», un auteur-narrateur partagé entre portrait générationnel et récit de soi, tels sont les ingrédients de *Haut Val des loups*. Avec ce livre récemment paru aux éditions Zoé, Jérôme Meizoz poursuit le labourage mémoriel de sa terre natale, le Valais, entre attachement et arrachement.

Dans le sillage de la brèche narrative ouverte par ses précédents ouvrages, l'écrivain transpose ici les années militantes d'une bande d'activistes romantiques en un récit tantôt cocasse, tantôt engagé, avec pour fil rouge l'affaire du passage à tabac de l'écologiste. Survenue en 1991, cette agression sauvage alimentera la presse et les rumeurs, générant un climat de suspicion que la justice ne contribuera pas à calmer puisque l'enquête n'aboutira pas. Compromission politique? Manque de preuves? Impossible de le savoir.

Photo.

Le Valais (ici Sion),
au cœur du
Haut Val des loups.
SPUTNIKILT/CC

CATALYSEUR NARRATIF

«Épais comme un roman réaliste, le dossier de l'affaire dort au Palais de Justice. Verrouillé pour toujours», écrit l'auteur-narrateur, contraint dès lors de se tourner vers la littérature afin d'opposer au silence institutionnel le travail de la parole. Mais cet événement traumatique, qui aurait pu lancer le livre sur la voie de l'enquête, même de manière fictionnelle, va plutôt cristalliser son développement autour d'une succession non linéaire de souvenirs collectifs et personnels. Sous l'influence tutélaire du «Poète des cimes blanches» (Maurice Chappaz) et d'une tradition séculaire de défense de la beauté, «une petite meute d'étudiants amoureux de la nature» se fédère sous le nom enfantin de «Mandarines». Ensemble, ils lancent des slogans gaucholibertaires («Un autre monde est possible»; «L'être ne vit pas de grades mais d'égards»), soutiennent au tribunal leurs camarades objecteurs de conscience, placardent des affiches dénonçant la destruction du paysage, le règne de la baignoire et du béton.

Cette ligne de fracture entre le conservatisme ambiant – incarné par les banquiers, politiques, prélats, promoteurs et journalistes du *Quotidien-unique* – et la révolte pacifique de ces jeunes activistes traverse tout le livre de Jérôme Meizoz. Au point que la charge vire parfois à la psalmodie: «Partout, diesel et pesticides»; «des paysans transformés en machinistes»; une «vie d'esclavage sans maître, où tout ramène au négoce généralisé». Si la dénonciation est en soi juste et légitime, on est en droit de regretter que l'auteur-narrateur n'ait pas donné plus de profondeur historique à sa critique du Haut Val, ainsi qu'il en esquisse l'intention: «Tu rédiges dans un cahier un projet d'histoire du val: le



pois du clergé, des héritages, l'attachement à la terre et à la propriété [...]. Il faudrait raconter l'invention du folklore, le néo-archaïsme taillé sur mesure pour le tourisme.» Car d'où vient, dans la vallée, cette fascination pour le mythe de l'entrepreneur que personnifie quelqu'un comme Christian Constantin (alias «l'empereur-souteneur» dans le livre)? Comment expliquer cette virulence à l'endroit des écologistes? Ce rapport sauvage à la loi qui fera dire de manière désopilante à un des personnages: «On a parfois l'impression que dans le Haut Val, c'est un peu le Far West?»

ITINÉRAIRE D'UN LETTRÉ

A défaut d'être éclairé sur ce sujet, le lecteur bute sur un discours souvent monocorde qui n'évite pas le piège du manichéisme, avec d'un côté les méchants «seigneurs» et de l'autre, les gentils «défenseurs de la nature». L'action de ces derniers s'épuise d'ailleurs rapidement, sous la pression des études et des amours, ouvrant le portrait générationnel à la tentation autobiographique.

Dans le prolongement chronologique de *Séismes* (Zoé, 2013), récit d'apprentissage d'un garçon, du suicide de sa mère au refus de servir dans l'armée, *Haut Val des loups* dévoile peu à peu le parcours de l'auteur-narrateur. Cet enfant devenu adulte est à présent tiraillé entre son attachement au monde agreste (donnant lieu à de jolis passages sur le sentiment de la nature) et son atti-

rance pour la littérature. Son goût de la poésie et du combat le rapproche du «Poète des cimes blanches» dont les vers engagés irriguent le livre d'un souffle créateur, constituant un hommage vibrant à ce chantre de la beauté alpine que fut Chappaz. En compagnie de la victime de l'agression (depuis guérie), ils exhument les archives d'une «Poétesse presque oubliée du public», scellent en une amitié élective un désir commun d'écriture. Puis, quelques années plus tard, ce sera l'entrée dans une grande école de la «Ville-lumière», l'entame d'un doctorat sur les «écrivains de la terre», la rencontre, enfin, avec «Le Professeur». Cette figure de l'intelligentsia française qui n'est autre que Pierre Bourdieu. Un des maîtres de Jérôme Meizoz.

Enchâssé au portrait quelque peu amer d'une région et d'une utopie de jeunesse, ce récit de soi convoque une intimité de pensée, des désirs contradictoires, des questionnements que le dispositif distancié choisi par l'auteur peine à rendre palpables. Pourquoi, en effet, avoir préféré le «tu» énonciatif au «je» et avoir opté pour ces sobriquets et ces périphrases au lieu de désigner personnes, institutions et lieux par leur nom? Ce maquillage des références couplé au travail de mise à distance de soi confère parfois au livre un manque d'incarnation, une retenue troublante dont on se demande si elle relève d'une pudeur excessive ou d'une appréhension à se dire de manière plus frontale.

ESSAI • «LE CAPITAL FICTIF» DE CÉDRIC DURAND

Dissection de la finance



«L'argent acquiert la propriété d'engendrer de la valeur [...] de la même manière qu'il est dans la nature du poirier de donner des poires.» Cette analogie de Marx permet à l'économiste français Cédric Durand de caractériser, dans *Le capital fictif*, le mode de fonctionnement de la finance, rendu possible par un éloignement progressif du processus de production. Cette prolifération de la finance ainsi que son découplage de l'économie réelle, c'est ce que la dernière crise a mis en évidence.

La financiarisation de l'économie n'est donc pas un épiphénomène. Elle «touche au cœur de l'organisation du capitalisme contemporain» et s'exprime notamment par le fait que le capital fictif tient une place déterminante dans l'accumulation des richesses. Qu'est-ce donc que le capital fictif? A la suite de Marx, Durand en distingue trois formes principales: le crédit bancaire, la dette publique, les titres (actions, obligations) échangés sur les marchés financiers. Depuis les années 1980, le poids de celui-ci dans les économies des pays riches n'a cessé d'augmenter. En 2012, il représente en moyenne 340% de leur PIB, alors qu'il plafonnait à 145% en 1980. Autrement dit, la valeur financière ne cesse de progresser par rapport à la quantité de richesses produites effectivement.

Une question pointe cependant: comment la finance a-t-elle pu générer des profits toujours croissants alors que l'économie des pays riches a stagné pendant la même période? La réponse tient dans le fait que le capital fictif a destin lié avec la globalisation et le tournant néolibéral. L'ascendant des actionnaires se traduit ainsi par les politiques managériales de maximalisation de la valeur à court

terme: externalisation de tâches, sous-traitance, mise à mal des conventions collectives, précarisation de l'emploi. Par ailleurs, la fin du communisme et la libéralisation des échanges commerciaux ont ouvert de nouvelles opportunités au capital. Il s'ensuit un détournement des investissements vers les nouveaux marchés, où abondent la main d'œuvre à bas coûts et les ressources naturelles. Avec pour corollaire une stagnation, dans le Nord, de la croissance, de l'emploi, et une surexploitation du patrimoine naturel et des travailleurs dans les territoires récemment investis par le capitalisme mondial.

Le clou de la financiarisation tient dans les interventions publiques qui, lors de chaque crise, et afin de préserver la stabilité financière, renforcent la prise en otage de la société par la finance. Celle-ci en effet tend à intégrer la protection de l'Etat lorsqu'elle fait tourner la roulette. Et le risque d'une rechute, telle une épée de Damoclès, continue de peser sur l'ensemble du corps social.

Un livre en forme de dissection de l'impasse à laquelle le capital fictif accule nos démocraties. JOSÉ ANTONIO GARCIA SIMON

CÉDRIC DURAND, *LE CAPITAL FICTIF, COMMENT LA FINANCE S'APPROPRIE NOTRE AVENIR*, ÉD. LES PRAIRIES ORDINAIRES, 2014, 224 PP.

en bref

«CENT TITRES SANS 'SANS TITRE'» L'artiste Fabienne Radi a sélectionné cent œuvres de la collection du Fonds d'art contemporain du canton de Genève, au sein d'un catalogue de trois mille pièces. Sans pour autant les avoir vues, elle a produit cent textes de fiction à leur sujet, à partir de leur seul titre. L'ouvrage qui en résulte, *Cent titres sans titre*, paru en fin d'année dernière aux éditions Boabooks, à la forme d'un «essai sur la question du titre dans l'art, explorant et développant le potentiel fictif de celui-ci au-delà des considérations liées à l'histoire de l'art». L'artiste genevoise continue donc son exploration des débouchés narratives de l'art contem-

porain, comme elle l'avait fait avec l'excellent *Ça prend. Art contemporain, cinéma et pop culture* (Ed. Mamco, 2013).

CO

Fabienne Radi, *Cent titres sans titre*, Ed. Boabooks, 2014, 288 pp.

PUBLICITÉ

la comédie^{GE}

COMÉDIE DE GENÈVE
BD DES PHILOSOPHES 6
1205 GENÈVE
T. +41 22 320 50 01
WWW.COMEDIE.CH

DIMANCHE 01.03.15 À 14H

TABLE RONDE
L'EXPRESSION DE
LA LIBERTÉ

Avec SAMI ALDEEB (professeur, directeur du Centre de droit arabe et musulman, traducteur du Coran)
HERVÉ LOICHEMOL (metteur en scène, directeur de la Comédie de Genève) MICHEL PORRET (professeur à l'UNIGE) MARTIN RUEFF (professeur à l'UNIGE)

ENTRÉE LIBRE